

ETC



## Plan B, Plan Bruxelles

Emmanuel Lambion

---

Number 99, June–October 2013

Un-scene (from Belgium)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69801ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Lambion, E. (2013). Plan B, Plan Bruxelles. *ETC*, (99), 24–33.

# Plan B,

Ces dernières années, au fil de mes voyages et déplacements, j'ai pu observer comme un changement d'attitude chaque fois que je disais vivre et travailler à Bruxelles. Au lieu des clichés sur la cité administrative, capitale européenne bureaucratique un peu morne et ennuyante que l'on me resservait régulièrement par le passé, pointe désormais un intérêt appuyé qui s'éveille spontanément dès que j'évoque ma ville d'élection. Il y a en fait comme un *buzz* depuis quelque temps autour de Bruxelles.

Bruxelles, le nouveau Berlin des années 2010, c'est un peu, par-delà la coïncidence des initiales, un schéma qui se répète dans la vision archétypale d'une ville *cool*, d'une ville créative et d'artistes.

Ne nous y trompons pas, Bruxelles, en un sens, l'a toujours été (cette ville d'artistes) et, d'un autre côté, Bruxelles ne le sera jamais totalement (le nouveau Berlin)<sup>1</sup>.

Bruxelles a toujours été une ville d'art et de création, certes, mais dans un passé proche, cette attractivité de la ville se concentrait essentiellement autour des arts de la scène et, plus particulièrement, de la scène de la danse contemporaine. Dans le sillage d'un Béjart et de son école Mudra, et puis du développement de l'école flamande de la danse (Anne Teresa De Keersmaeker, Wim Vandekeybus, Alain Platel pour ne citer qu'eux), la ville s'est progressivement établie comme la capitale de la danse contemporaine. Pour les arts plastiques, la ville, forte d'une scène nationale dont la richesse et la diversité ne se sont toutefois jamais démenties<sup>2</sup>, avait gardé un profil de *well kept secret* jusqu'à la fin des années 90 et une position de retrait par rapport à Anvers, par exemple. Elle attirait, certes, un certain nombre d'étrangers, essentiellement français, qui venaient y étudier (communauté linguistique aidant) et qui s'y établissaient ensuite en raison du coût de la vie bien moindre qu'à Paris, voire que dans d'autres métropoles françaises.

Par contre, ces dernières années ont vu l'émergence d'un mouvement beaucoup plus international au plan des arts visuels. De nombreux artistes des quatre coins du globe viennent s'établir à Bruxelles, dont un certain nombre en provenance de Berlin, précisément.

Quels en seraient les facteurs ? Tout d'abord, le faible coût (bien que relatif) de l'immobilier : on le sait, les artistes sont de grands consommateurs d'espace, pour leur activité de recherche et de production; en ce sens, ils vont toujours s'établir dans des villes ou dans des quartiers en déréliction et sont la plupart du temps les pionniers d'une *gentrification* à venir. C'est ce qui a fait le succès du Berlin des années 1990 et 2000 et, aussi, ce qui génère ensuite un mouvement cyclique de reflux par l'investissement progressif d'une population de « bobos » dans les quartiers que les artistes avaient contribué à faire connaître.

Bruxelles, ville dont le marché immobilier connaît un développement constant depuis les années 90, reste néanmoins très accessible, en regard d'autres capitales européennes.

Cette situation s'explique par l'abondance du bâti dans ce pays jadis et toujours très prospère (le Belge se plaît volontiers à dire de lui-même qu'il a une « brique dans le ventre ») et par un mouvement, dans l'ensemble, centrifuge des classes moyennes / aisées, du centre vers la

périphérie depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, à l'encontre de la plupart des grandes capitales européennes, dont le centre continue à concentrer les quartiers les plus prisés, avec les populations les plus fortunées, Bruxelles s'est développée au cours du XX<sup>e</sup> siècle à l'image d'une métropole américaine. Plus on a de l'argent, plus, en général, on y habite loin du centre... Dès lors, loin d'être reléguées dans des banlieues-dortoirs à HLM ou autres, les populations les plus défavorisées, et un grand nombre des populations immigrées de la capitale belge habitent dans le centre, au sein de ce que l'on nomme les 19 communes (ou arrondissements) de la région de Bruxelles-Capitale. Et ce, souvent d'ailleurs dans de vieilles maisons de maître délaissées par leurs occupants d'origine, ce qui est quand même beaucoup moins déprimant que de se retrouver dans des banlieues-dortoirs.

Cette typologie de développement urbanistique permet et explique un *mix* social et culturel qui ne crée pas, ou relativement peu, de zones d'exclusion et de ségrégation à l'instar de ce que l'on connaît dans d'autres métropoles.

Cette multiculturalité intégrée et sociale dépasse le simple clivage belgo-belge entre néerlandophones et francophones, qui correspond d'ailleurs de moins en moins à la radiographie culturelle actuelle des habitants de la capitale belge. C'est assurément aussi une valeur ajoutée qui fait de cette ville d'à peine plus d'un million d'habitants une véritable Babel contemporaine, une ville du monde cosmopolite, à l'égal de New York et de Londres, et bien plus que Paris par exemple. Car aux populations de l'immigration sociale et économique, s'ajoute la population d'*expats* qui résulte de la présence à Bruxelles, en plus des institutions européennes, de l'OTAN, etc., de tout le *lobbying* qui l'accompagne. 30 % des habitants de Bruxelles sont étrangers et on considère généralement que 60 % de sa population est d'origine étrangère et que l'on y parle et entend plus d'une centaine de langues. Cet aspect contribue sûrement aussi à l'attrait qu'exerce la capitale belge qui, finalement, n'est à la fois à personne et à tous, une ville où tout le monde peut se retrouver, que quiconque peut à sa façon s'approprier.

Un facteur géographique joue également: la ville est, à l'encontre de Berlin, sise au cœur de l'Europe et est extrêmement bien reliée aux autres métropoles européennes, que ce soit par voie aérienne ou par un réseau ferroviaire à grande vitesse. Bref, habiter à Bruxelles signifie être à 1 h 20 en train de Paris, 2 h de Londres, 1 h 30 d'Amsterdam, 2 h de Cologne.

Après les commodités et les facilités pratiques, s'ajoute aussi le fait que Bruxelles est une ville d'art, d'une discipline à l'autre, riche de ses artistes, de ses galeries et de ses collectionneurs. La Belgique est certes un petit pays de 11 millions d'habitants mais qui a fourni et continue de fournir un nombre impressionnant de talents artistiques exceptionnels. Son marché de l'art est représenté par une abondance, tous domaines et spécialités artistiques confondus, de galeristes<sup>3</sup> et de marchands d'envergure internationale, et par la présence quasi légendaire d'un réseau de collectionneurs reflétant la réalité sociologique de ce pays. Il existe en effet sur la scène de l'art contemporain comme un mythe du collectionneur belge, se basant sur le fait que le pays serait celui avec la plus haute densité de collectionneurs au monde.

La Belgique est un pays riche officieusement encore plus qu'officiellement, qui continue à se situer en rang honorable en termes de PIB/habitant mais qui se distingue surtout par son niveau de transmission patrimoniale<sup>4</sup>. L'État

# Plan Bruxelles

belge fédéral, miné par ses crises institutionnelles est relativement pauvre et assurément surendetté, mais le Belge moyen reste très bien dans ses papiers. Et à Bruxelles, on est au cœur de ces paradoxes. La ville-capitale de ce pays riche est structurellement pauvre pour des raisons en partie liées à ce que nous évoquons au début de ce papier. Alors que Bruxelles est, après Londres et Francfort, le troisième pôle de création de richesses en Europe, et qu'avec un peu plus de 10% de la population nationale, elle produit 25 % du PIB belge, la ville souffre de son enfermement dans un carcan administratif et territorial correspondant aux 19 communes<sup>5</sup>, c'est-à-dire le « grand » Bruxelles des années 1920. C'est que les classes possédantes, si elles travaillent et consomment à Bruxelles, vivent pour la plupart à l'extérieur des frontières administratives de la ville. Et en Belgique, l'on paie ses impôts là où l'on travaille et non là où l'on habite. Ce qui fait que *grosso modo* 15 % du PIB national échappe à la ville et retombe dans les escarcelles des régions flamande et wallonne. C'est là aussi l'enjeu qui, derrière les conflits idéologiques, linguistiques et culturels, hérités des déséquilibres du passé, est au cœur du nœud institutionnel belge.

Ces considérations politiques et économiques nous ramènent aussi au centre de la problématique du contexte artistique de Bruxelles: la ville regorge de talents et de personnes qui font et/ou soutiennent l'art, mais la ville brille par son absence de grands relais institutionnels pour l'art contemporain. Il n'y a toujours pas à Bruxelles de véritable musée d'Art contemporain et il a fallu attendre le début du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup> pour qu'un centre d'art digne de ce nom, le Wiels, voie le jour à l'initiative d'un groupe de collectionneurs et d'investisseurs privés. Après des débuts difficiles, l'institution a réussi, par la qualité de sa programmation à s'imposer sur la scène internationale et nationale, mais aussi, plus concrètement, à s'assurer un équilibre de financement entre subsides et sponsorings lui permettant de se pérenniser.

Si la Belgique est un pays éminemment complexe d'un point de vue politique (avec ses trois régions, ses trois « Communautés » et ses sept parlements), Bruxelles est la ville par excellence qui cristallise la complexité de l'écheveau institutionnel belge. Elle est quatre fois capitale (européenne, fédérale, (c'est-à-dire nationale), capitale de la région flamande mais aussi capitale d'elle-même, de la région Bruxelloise), et est administrée au niveau local par 19 entités communales qui conservent une grande part d'autonomie. C'est dire que s'y enchevêtrent des autorités de tutelle multiples – fédérales, régionales, communautaires, communales – dont les compétences sont morcelées, ce qui empêche souvent la poursuite de projets fédérateurs et cohérents de grande envergure, mais permet aussi simultanément aux acteurs culturels tenaces de manger un peu à tous les râteliers, pour des montants souvent « saupoudrés ». Mais à côté de cela, il y a le privé. L'engouement pour Bruxelles, joint à l'arrivée conséquente d'étrangers<sup>7</sup> venant se domicilier en Belgique pour des raisons fiscales, a boosté ces dernières années le monde de l'Art. Au côté des collectionneurs belges tels Walter Vanhaerents ([www.vanhaerents.be](http://www.vanhaerents.be)) ou Alain Servais qui ouvrent régulièrement leur collection, un certain nombre de ces nouveaux Bruxellois amateurs d'art ont développé des projets s'engageant sur le plan artistique: citons la *Maison Particulière* d'Amaury de Solages qui, de façon évolutive, invite d'autres collectionneurs à confronter leur choix par rapport à une thématique donnée, ou encore *Experienz* ([www.experienz.org](http://www.experienz.org)), festival annuel consacré à la question de la performance et du partage de l'ex-

périence de cette dernière, initiée par la collectionneuse Nathalie Guiot. L'éventail de galeries de qualité avec des profils d'une grande diversité reflète bien la vitalité du privé en art à Bruxelles et, signe révélateur, chaque année, des galeries étrangères viennent établir des antennes à Bruxelles, de Barbara Gladstone à Almine Rech, en passant par M.O.T. International.

De façon tout aussi significative et concomitante, la foire Art Brussels n'a cessé au fil des ans de voir sa place se confirmer sur l'échiquier européen des manifestations qui comptent dans le domaine.

Mais le Bruxelles de l'art contemporain, avant d'être ce marché porté par les collectionneurs, foires et galeries, est bien sûr aussi et avant tout constitué de ses innombrables créateurs et de ses initiatives indépendantes toujours plus nombreuses, émanant précisément et principalement d'artistes ou de collectifs d'artistes, qui se pérennisant deviennent des *artists' run centres*. Je voudrais citer ici *Établissements d'En Face* fondé *in illo tempore* par Alec De Busschère et repris ensuite par un collectif où figurent toujours Harald Thys et Jos de Gruyter qui fit les belles heures de la partie encore non *gentrifiée* de l'artère principale du centre-ville (la rue Dansaert) avant de déménager récemment en face de Bozar (Palais des Beaux-Arts). Ou encore, dans un tout autre quartier et avec un tout autre profil, la Maison Grégoire, un centre d'art indépendant fondé en 1995 (et donc d'une ancienneté comparable à celle d'*Établissements*) à l'initiative de l'artiste Philippe Terrier- Hermann et de Thomas Simon, dans la maison moderniste (classée) de l'architecte Henry Van de Velde qu'ils venaient d'acquérir dans le quartier résidentiel de l'Observatoire à Uccle. Depuis 2008, Bn Projects, association que j'ai fondée, en a repris la programmation, fonctionnant sans subsides structurels et gardant, par là même, une indépendance vis-à-vis des différentes instances subsidiaires dans une volonté délibérée de ne pas afficher une quelconque appartenance communautaire. Cette position d'équilibre est à la fois difficile et séminale dans une ville riche de ses différences mais où existe un clivage certain entre l'attitude de décloisonnement naturel et délibéré des acteurs culturels et la labellisation compartimentée que réclament les instances subsidiaires obéissant à une logique radicalement opposée<sup>8</sup>.

Je n'ai cité que deux exemples mais je pourrais en épingler bien d'autres encore dont Komplot, plate-forme curatoriale fondée en 2002, mais aussi, parmi la kyrielle de nouveaux venus, Rectangle, Abylène, Rosa Brux, Or Nothing, (sic), la Loge, etc., tant le tissu culturel bruxellois est porté par ces initiatives spontanées qui, tant bien que mal et avec plus ou moins d'adresse, parviennent à se pérenniser, en dépit ou profitant justement des failles et des dysfonctionnements du système.

À la clef et à la convergence de ces différents facteurs se situe, on l'a vu, le facteur principal: l'existence d'une scène locale particulièrement riche, d'une grande qualité et d'une grande diversité. Et ce qui permet d'expliquer à la fois la vitalité de la scène locale et sa façon d'interagir avec le contexte parfois compliqué de la ville réside sans doute dans un esprit, une attitude culturelle propre à la Belgique multiculturelle ou à ce qui en subsiste après quelque 40 ans de déconstruction, de détri-

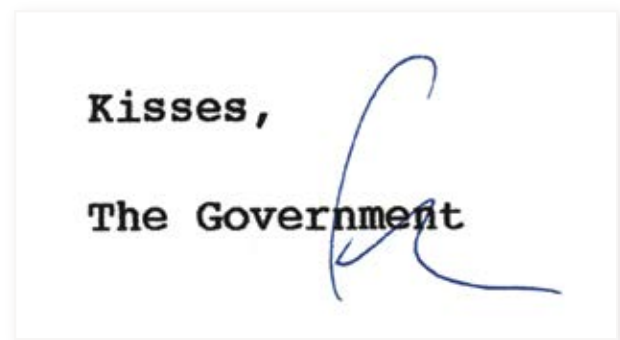
cotage et de construction de nouvelles identités : Bruxelles. J'entends ici une certaine identité culturelle, l'identité belge, qui, si elle est tout aussi artificielle et temporaire que toute forme d'identité humaine (collective ou individuelle d'ailleurs), n'en existe pas moins.

Des clichés sur la belgitude, on peut retenir certes qu'elle résiderait justement dans une non-identité ou plutôt dans une identité méta – ou infralinguistique, dans un rapport de détournement des codes, typique des sociétés métissées culturellement et par là même conscientes de la propre relativité de leur héritage culturel. Mais cette « belgitude » pourrait aussi s'apprécier dans le rapport distancié et la méfiance tout aussi culturelle que le Belge a à l'égard du pouvoir et du système en place<sup>9</sup>. Réactualisée par le côté kafkaïen du rapport aux pouvoirs politiques d'un pays en évaporation progressive, ce trait culturel peut aussi expliquer la grande facilité qu'ont les artistes de la scène bruxelloise à tirer leur plan, à prendre parti de ce que la ville peut offrir, en travaillant dans l'interstice, les brèches et les failles du système, avec ou sans soutien, en tout cas, sans l'attendre *a priori*.

C'est ce que j'appellerais le plan B, à la fois source et conséquence du dynamisme pragmatique et autogénéré de cette ville paradoxale, multiculturelle, bigarrée, à la fois ouverte, secrète, simple et compliquée, riche de ses paradoxes tant matériels (économiques, financiers et immobiliers) que sociologiques et culturels.

La question de savoir si davantage de ressources et de cohérence structurelle renforcerait encore ce dynamisme, ou si l'alchimie fragile du plan B réside *a contrario* justement dans ces tensions contradictoires et dans cette fragmentation des structures reste ouverte.

Emmanuel Lambion



Simona Denicolai & Ivo Provoost,  
*Kisses the Government*, 2006. Carte postale B-1010.

Pour reprendre sa propre terminologie, Emmanuel Lambion est un *art worker*, commissaire d'exposition (entre autres, depuis 2010, le cycle d'expositions *Found in Translation*), concepteur de projets pour l'espace public ([www.B-1010.be](http://www.B-1010.be), [www.park.58.be](http://www.park.58.be), etc.) et critique indépendant, actif tant en Belgique qu'à l'étranger. D'une façon générale, sa pratique s'oriente autour des concepts de décloisonnement et de questionnement des codes, normes et contextes, et vise à la réactivation créative de ces derniers. Après avoir été Head of Exhibitions du Botanique, et membre de Komplot, il a fondé l'association Bn PROJECTS, une plate-forme artistique et curatoriale qui combine les différents pôles de son activité (expositions, publications, projets pour l'espace public) et promeut une pratique collaborative et conceptuellement réactive de l'art. Bn PROJECTS assure aussi, depuis 2008, la programmation de la maison Grégoire à Uccle ([www.maisongrégoire.be](http://www.maisongrégoire.be)), un centre d'art indépendant fondé en 1996 dans une maison moderniste classée de 1933, construite par Henry Van De Velde.



Parking 58, projet dans l'espace public bruxellois, sous commissariat d'Emmanuel Lambion.

#### Notes

- 1 Question de taille aussi, Bruxelles n'a pas cette capacité d'absorption qu'a la capitale allemande.
- 2 Que l'on songe au nombre impressionnant d'artistes belges qui se sont imposés au niveau international sans nécessairement disposer du soutien et du relais institutionnels que peuvent offrir de plus grands États-Nations, de Wim Delvoye à Jan Fabre en passant par Luc Tuymans, David Claerbout, Michel François, etc.
- 3 Allant de galeries conceptuelles pointues telles Jan Mot à des peintures internationales telles Xafier Hufkens, Baronian, Rodolphe Janssen, en passant par des galeries émergentes telles VidalCuglietta ou Clearing montée par le Français Olivier Babin.
- 4 Sa bourgeoisie est aussi pour partie l'héritière de ces classes possédantes qui en 1914 faisaient du pays la deuxième puissance industrielle au monde, juste après le Royaume-Uni, ex aequo avec les États-Unis. De nos jours, Le rapport entre ce que le Belge moyen et le Néerlandais ou l'Allemand moyens héritent se situe respectivement de 1 à 2, et de 1 à 4.
- 5 On considère généralement que l'aire métropolitaine de Bruxelles correspond à 135 communes.
- 6 Anvers a son M HKA depuis 1987, Gand son Smak depuis 1975 et en Belgique francophone, le choix stratégique a été de fonder en 1991 le principal Musée d'Art contemporain, le Mac's ([www.mac-s.be](http://www.mac-s.be)), qui polarise l'essentiel du budget des arts plastiques de la Communauté française de Belgique (Fédération Wallonie-Bruxelles) au Grand-Hornu, près de Mons, dans un ancien site minier. Si le musée est certes remarquable et fait un travail impeccable bien intégré au niveau local, il souffre indéniablement d'un certain manque de visibilité au niveau national et international.a
- 7 Français pour la plupart -mais pas seulement- on affuble non sans ironie ces nouveaux migrants du sobriquet de « SDF » pour « sans difficultés financières ».
- 8 La plupart des associations sans but lucratif.
- 9 Héritage sans doute atavique de contrées défendant depuis le Moyen Âge les valeurs citoyennes des classes marchandes contre le pouvoir centralisateur et féodal et ayant longtemps été gouvernées par des souverains issus de pays étrangers.







Seyran Kirmizitoprak & Laurie Charles, vue de l'exposition, Komplot, Bruxelles, du 7.09 au 13.10.12



Guillaume Désanges, *Abramoviculay*. © Guillaume Désanges & Work Method.  
Performé à *Materializing the Social*, *Experiencz # 2*, Wiels, 18-21 avril 2013.





Bat Sheva Ross, *Telling A Mind Stop Being A Mind*, 2012. Exposition, Komplot, Bruxelles.





Simona Denticolai & Ivo Provoost, A dream called mascha, moca, moma, etc..., vue de l'installation dans l'exposition Found in Translation, chapitre M, pour Muse Program, 2013 (courtoisie photo © Cici Olsson).